

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roland JAQUENOUD

Roland Jaquenoud en terre kazakhstanaise :
extraits des nouvelles adressées à l'Abbaye

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2010, tome 105a, p. 38-72

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Roland Jaquenoud en terre kazakhstanaise

Situé à la jonction de l'Europe et de l'Asie, le Kazakhstan a obtenu son indépendance en 1991 à la chute de l'Union soviétique. Astana, nouvelle capitale inaugurée en 1998, compte 800'000 habitants. 200'000 fidèles catholiques vivent dans cette république de 16,2 millions d'habitants majoritairement musulmans.

38

[Novembre 2004]

... Me voilà déjà au cœur de mon ministère. A Noël, j'ai une session qui commence le 27 décembre 2004 à Lissakovsk (700 km d'Astana) et qui durera jusqu'à Nouvel An. Puis les cours pour catéchistes reprendront le 8 janvier à Kokshetav (à seulement 300 km d'Astana).

[Février 2005]

Le Sud est encore plus pauvre en prêtres que le Nord : 18 en tout pour le diocèse d'Almaty, cela fait une densité assez faible... Et si l'on compte qu'il n'y a qu'une communauté de 6 sœurs pour tout le diocèse, cela ne fait vraiment pas grand-chose. L'évêque est un franciscain américain

de 74 ans, considéré par tous comme l'homme le plus gentil du monde, ce qu'il est vraiment, à mon avis. Malheureusement, il parle très mal le russe, et n'entend plus très bien. Parmi les 18 prêtres, il y a un vieux missionnaire américain qui, lui, ne parle pas un mot de russe (cela ne l'empêche pas d'être le curé d'une immense paroisse), un Vietnamien et un Coréen que personne ne comprend, etc. etc. Et malgré cela, l'Eglise fleurit littéralement et demeure l'un des grands miracles de ce pays.

Dimanche, nous avons célébré la Messe à la cathédrale d'Almaty. Plus de 20 catéchumènes adultes ont « reçu » le Notre Père (cérémonie des scrutins) et se préparent à être baptisés à Pâques. Et cela seulement pour la ville d'Almaty.



Mgr Thomash Peta, archevêque d'Astana, célèbre un baptême d'adulte à Pâques 2009.

[Février 2006]

Ici tout va son petit bonhomme de chemin. Ce mois de février nous accorde un répit climatique bienvenu. Le thermomètre est monté jusqu'à -5, température quasi tropicale, après un mois de janvier où il s'obstinait à osciller entre -30 et -45. Et il paraît qu'on a eu encore de la chance : dans la Sibérie voisine, le mercure est tombé jusqu'à -70. Difficile à s'imaginer ! Pendant ces grands froids, rien ne fonctionne, les écoles sont fermées, on interdit aux voitures de quitter villes et villages : les moteurs, même en marche, gèlent, et une demi-heure dans la steppe sans chauffage ne pardonne pas... Le seul moyen de transport possible est le train. Dans les trains normaux (entendez ceux qui ressemblent à nos « directs » helvétiques), chaque wagon



Le 21 janvier 2006, il faisait - 40° devant la cathédrale d'Astana.

est chauffé par un poêle à charbon. Dans chaque wagon, il y a un responsable qui a tout intérêt à bien bourrer son poêle s'il ne veut pas geler lui-même. Donc, dans l'ensemble, cela va. Par contre les trains « régionaux », chauffés

par l'électricité du câble qui fait fonctionner la locomotive, sont à éviter absolument. Aucun système de chauffage électrique ne peut rivaliser avec des températures pareilles. Et en plus, il faut que la locomotive avance...

Les basses températures et la neige n'empêchent pas les gens de circuler dans la ville d'Astana.



Le ministère en paroisse

De 2007 à 2008, Roland Jaquenoud a été curé de Schchouchinsk, une ville touristique située au Nord-Est du pays et surnommée « La perle du Kazakhstan ».

[Février 2007]

J'ai donc pris possession de ma paroisse « au nom imprononçable de Schchouchinsk », selon le guide touristique « Loneley Planet » sur l'Asie Centrale. Je suis accompagné d'un jeune vicaire de 28 ans, Silésien. Extrêmement actif et entreprenant, ce qui en période de construction est, je dois le dire, assez agréable. Il s'appelle Rafal Lar et est passablement lié au mouvement des Focolari. Notre paroisse est toute petite (par le nombre de ses fidèles), et toute nouvelle. Il n'y a que six ans qu'un prêtre y vit en permanence. Nous avons à Schchouchinsk-

même deux lieux de culte. La chapelle de la maison, où la messe est célébrée à 10 heures le dimanche, et une autre chapelle au lieu-dit « La Carrière », première maison de prière qu'avait acheté la communauté allemande dans les années 80, encore sous le régime communiste. Depuis lors, tous ces allemands sont partis. Le Père Piotr, premier curé (ambulant) de la paroisse, se rappelle encore le moment où les trois dernières babouchkas lui ont remis la clé de la chapelle en disant : « Nous partons en Allemagne. On peut fermer la paroisse. Il n'y a plus de fidèle ». Depuis, d'une autre manière, moins allemande et plus polonaise, la paroisse s'est développée. On a acquis la maison que vous connaissez pour les camps et retraites diocésains. La chapelle de la maison est devenue, en quelque sorte, l'église paroissiale. Actuellement, elle est presque trop petite pour contenir l'ensemble des fidèles le dimanche matin. Nous devons déployer des trésors d'inventivité pour caser de manière digne les sept servants de messe qui servent tous les dimanches ou presque. Les gens s'entassent sur les bancs dans une promiscuité qui ferait horreur à nos coutumes occidentales, et même par fort gel, il y fait pendant la liturgie une température qui rappelle les tropiques.

Qu'à cela ne tienne : dès 8h30, on voit les babouchkas arriver dans l'ombre hivernale du matin pour être à l'heure... au chapelet et à l'exposition du Saint-Sacrement. A 9 heures,



Le curé de Schchouchinsk porte le Saint-Sacrement lors de la procession de la Fête-Dieu. A droite, le retour dans l'église en briques rouges.

quand on expose, la chapelle est déjà aux deux-tiers pleine, et vers 9h20, quand le chapelet commence, tous les bancs sont occupés. Ceux qui arrivent ensuite n'ont plus qu'à s'entasser. A 10 heures, quand commence la messe, nous avons de la peine à atteindre l'autel. La messe est célébrée à la kazakhstanaise, c'est-à-dire un peu plus d'une heure, à grand renfort de prières avant et après. Les gens n'hésitent pas à intervenir au sermon s'ils ne comprennent pas quelque chose ou s'il faut nous donner un coup de main pour trouver l'expression russe correcte. Ensuite, Sœur Annia, des Béatitudes, donne une conférence à laquelle tous, presque sans exception, participent. Puis elle réunit les jeunes pour une rencontre, quelqu'un d'autre réunit les enfants. Nous nous occupons des adultes, de sorte que toute la matinée est occupée, jusque vers 13 heures. Cela dit, cela ne signifie pas qu'il y a objectivement une masse de gens. Cela signifie seulement que la chapelle est trop petite et que la nouvelle église ne sera pas de trop. De plus, il y a encore une messe l'après-midi à « La Carrière », où se réunissent une dizaine de fidèles « réguliers », plus ceux qui n'ont pas pu venir le matin. Cela signifie entre 20 et 30 personnes. Heureusement, car je ne sais pas comment nous pourrions ajouter 20 personnes dans notre chapelle... A la Carrière, même programme. 14 heures, exposition du Saint Sacrement. 15 heures, messe, suivie



Les enfants de chœur transmettent le feu nouveau lors de la Vigile pascale.

de la catéchèse de Sœur Annia. Le plus rigolo, dans tout cela (du moins pour moi), c'est le chant. Ici, pas de problème, l'assemblée participe. C'est-à-dire que chacun chante à sa manière, sans tenir compte du voisin, et si possible plus fort que le voisin, tout cela accompagné de la musique d'un petit orgue électronique auquel personne ne porte la moindre attention. Et tout le monde est très heureux et trouve la messe très belle, surtout depuis que Rafal et moi nous sommes mis à chanter les oraisons et la préface. A la fête du 2 février, que nous avons célébrée en grande solennité, à grand renfort de procession dans la maison et de coups d'encensoir, j'avais invité un jeune homme de mes connaissances qui fait des « études musicales », entendez par là qu'il travaille pour devenir une « rock star ». C'est lui qui a tenu l'instrument et dirigé le chant, un peu à la manière d'une discothèque. Il n'y a qu'un mot pour décrire la réaction de



Dans la région de Schchouchinsk, il a une magnifique nature faite de lacs et de collines, des lieux propices aux excursions avec les jeunes. Ici, le sermon sur la montagne...

nos babouchkas à la musique de notre Divine Liturgie de style disco : l'enthousiasme !

On est donc très loin du style Abbaye de Saint-Maurice. Mais je ne désespère pas tout à fait de montrer à nos gens que l'on peut faire quelque peu autrement. Pour le moment, j'essaye simplement de leur apprendre à répondre « Amen » d'une seule voix et sur une seule note. On est encore très loin du résultat, mais chacun manifeste une évidente bonne volonté. Et les jeunes de la paroisse (entendez une dizaine de personnes) ont décidé de se rencontrer chez nous le samedi soir, pour apprendre les chants et tenter d'imprimer un aspect plus mélodique à la production chorale de notre humble communauté. On verra ce que cela donne.

Cela dit, si l'on pense qu'il y a sept ans, il y a eu le projet de fermer la paroisse, on ne peut qu'être heureux de son développement, même s'il reste encore précaire, et que, comme souvent au Kazakhstan, on ne sait pas ce que sera l'an prochain. Qui partira s'installer en Pologne,

quel jeune partira étudier dans une grande ville, etc. C'est la situation de la plupart des paroisses hors des grandes villes. Il y a l'émigration extérieure (ceux qui partent s'installer dans d'autres pays) et l'émigration intérieure (ceux qui partent rejoindre les grands centres urbains du Kazakhstan). De sorte que la population de nos paroisses, en peu de temps, peut changer du tout au tout. Pour le moment, Schchouchinsk se trouve hors des grands centres. Mais vraisemblablement, la situation va changer dans les années à venir, parce que la ville doit se transformer en centre touristique, en raison de la proximité de Borovoj, un ensemble de lacs et de montagnes tout à fait inhabituel dans la steppe. Et il est prévu que la ville double de volume dans les prochaines années. Déjà des centres universitaires, chargés de l'étude de l'écologie, se sont ouverts, et plusieurs de nos jeunes sont des gens venus étudier dans ces centres.

Le ministère de l'enseignement

[Juin 2005]

A Astana (2005) nous arrivons au bout de notre premier cycle de formation pour les catéchistes laïcs. Ils sont quinze à avoir commencé, il y a deux ans, et à terminer cette année. Après un examen final, ils recevront un diplôme, un catéchisme de l'Église catholique, et pourront être employés dans les paroisses. Certains ont d'ailleurs déjà commencé, réunissant des groupes d'enfants ou d'adultes, notamment dans les villages où la Messe est célébrée de sept en quatorze et où les religieuses ne vont pas donner la catéchèse. Une partie de ces gens a demandé à recevoir un enseignement pratique, ce qui fait qu'une troisième année sera mise sur pied pour eux. Quant à ceux qui terminent leur première année, ils continueront l'an prochain rejoints, nous l'espérons, par de « petits nouveaux ».



Les évêques du Kazakhstan ont imposé le port de la soutane pour toutes les activités sacerdotales. Pas moyen d'entrer dans une sacristie sans la soutane, ni de donner un cours d'enseignement religieux !

[Septembre 2006]

Au moment intéressant de l'été : une session à Kokshetav sur la morale de l'Église. Je n'ai bien entendu rien contre l'enseignement moral de l'Église, dont je découvre toujours plus le bien fondé et le sens du respect de la personne, mais je n'ai jamais été très à l'aise pour l'enseigner « ex abstracto » à un groupe de gens. Il y a quand même des subtilités et des points délicats dont il est plus facile de s'entretenir en privé, au cours de la confession ou de la direction spirituelle, que d'en parler « ex cathedra ». Or à cette session, destinée en principe aux élèves de nos cours, ont participé beaucoup de gens absolument extérieurs, du personnel médical, etc. J'ai découvert que ces questions, que j'aborde toujours avec circonspection, et parfois avec difficulté, intéressent prodigieusement les gens ici. En plus, loin d'apparaître comme un reliquat ringard des temps passés, la morale telle que l'enseigne l'Église est pour beaucoup une nouveauté dont on n'avait encore jamais entendu parler, et qui par là même intéresse. La session avait lieu au début juillet, du vendredi au dimanche, et j'avais prévu qu'elle se terminerait avec la messe du dimanche matin. Mais rien à faire : les questions et les discussions étaient telles que l'on a encore continué jusqu'au soir... Du coup, cela me fait revoir le programme de l'année prochaine. Sans doute faudra-t-il repenser mon programme de « dogme », un peu sec pour les gens d'ici, et y inclure une réelle réflexion sur la morale. On va voir.

Le ministère de la prédication

[Mars 2006]

Pour trois jours, je pars prêcher la retraite de carême dans une série de villages de la steppe. Je visiterai environ quatre villages par jours, avec chaque fois messe, conférence et confessions. En soit, ces villages ne sont guère à plus de 100 km d'Astana, mais ils sont perdus dans la steppe,

et la steppe à cette saison de dégel peut se transformer en véritable mer, parfaitement impraticable aux véhicules. Je suis en train de lire les récits de quelques occidentaux ayant voyagé en Asie centrale au milieu du XX^e siècle : tous disent que la pire chose qui puisse arriver, ce n'est ni le froid, ni les brigands, ni

les conditions rudimentaires de vie : la pire chose, c'est la pluie qui transforme tout en boue dans laquelle se plantent les véhicules, sans espoir d'en ressortir avant plusieurs jours. Il est finalement amusant de penser que 50 à 70 ans plus tard, la situation n'a guère changé. Mais je crois avoir déjà souvent traité du thème... Si tout va bien, je serai de retour dimanche soir, et à Astana toute la semaine suivante (incroyable, mais vrai !). Je dois préparer la rencontre des jeunes du diocèse le week-end des Rameaux (la XXI^e JMJ), rencontre que doit mener, selon une habitude désormais admise par tous, le duo de choc composé du Père Piotr (pour les questions pratiques) et de moi-même (pour le reste). Il est prévu, cette année, que pour la première fois de toute l'histoire de l'Église d'Astana, on chantera la Passion. Je me suis attelé à la partie du Christ en russe, ce qui n'est pas une mince affaire. Je m'entraîne aussi au chant de l'exultet : pour la première fois de ma vie, il va falloir que je le chante en russe, cela va être quelque chose...



Roland Jaquenoud prêche — en russe — aussi bien à l'ambon de la cathédrale d'Astana, que dans les petits villages perdus dans la steppe.

Le ministère auprès des jeunes

[Août 2007]

Je suis de retour d'Ozernoe et je ne résiste pas au plaisir de vous raconter le festival. Cette année, la fête des jeunes d'Ozernoe rassemblait non seulement des jeunes de tout le Kazakhstan, mais aussi des délégations venant de tous les pays de l'ex Asie Centrale soviétique. Seuls les Kirghizes n'ont pas pu venir. Il y avait des jeunes d'Ouzbékistan, du Tadjikistan et même du Turkménistan, bien que le pays soit encore passablement fermé. Tout ce beau monde est venu avec ses évêques (quand ils en ont) ou avec ses ordinaires. S'est joint à la fête un groupe de jeunes de Pologne, des journalistes de Russie. Du côté du Vatican, le Cardinal Etchegaray avait promis de venir. Mais vu son grand âge, son médecin lui a déconseillé le voyage. Du coup, le Pape a envoyé l'Archevêque Rylko, président du conseil pour les laïcs (si je ne me trompe) et responsable de la JMJ internationale. Il aurait dû présider une fête de jeunes européens à Vienne, mais on a préféré l'envoyer dans nos steppes, pour soutenir notre fête sans doute nettement plus humble que celle qui a eu lieu en Europe. C'est un beau geste du Saint-Siège pour soutenir nos petites Eglises d'Asie Centrale.

Il reste qu'un tel rassemblement se prépare sérieusement. Et c'est ce que nous avons fait. Un comité a été institué qui travaille d'arrache-pied depuis une année. L'organisation matérielle a été pesée ; nourrir et loger 500 jeunes dans un village de 600 habitants sans aucune voie de communication et inatteignable en temps de pluie relève du prodige..., le programme de la fête bien préparé à l'avance, du matériel pré-



Pendant une réunion de préparation du festival international des jeunes d'Ozernoe.

paratoire a été diffusé sur internet, etc. etc. Le thème de la fête était « Marie nous enseigne à aimer », dans la lignée de « Deus caritas est ». On a tenté de présenter les différents aspects de l'amour chrétien. Des conférenciers d'Europe étaient invités, mais cette année on a tenté d'intégrer le plus possible aussi dans le programme des conférences certaines figures de notre clergé local, des rencontres et des dialogues des jeunes avec leurs ordinaires, une soirée de questions-réponses. En principe, cette année, étant chargé des questions d'organisation, je n'aurais dû prononcer guère plus d'une conférence, laissant la parole à d'autres, ce qui n'était pas si mal, surtout pour les Kazakhstaniens qui m'entendent pratiquement à chaque rassemblement des jeunes.

Je me suis mis en route avec les jeunes de ma paroisse pour le festival. A notre arrivée, Lucian, le curé, vient vers moi avec un grand sourire. « Tu sais, le Père André Marmourovic (curé de Lissakovsk, qui devait être l'un des principaux intervenants de la fête de cette



Le pèlerinage à la Croix du festival des jeunes d'Ozernoë : 12 km de marche dans la steppe.

année) est tombé malade. Il ne viendra pas ». Pas besoin de m'expliquer ce que cela signifie. Le Père André devait prononcer une série de conférences et animer une soirée, ce serait à moi de m'en charger. Il devait animer le pèlerinage à la Croix (les 12 km de marche dans la steppe) : nous le ferions avec les sœurs musiciennes. Vous me croirez ou non : cette dernière nouvelle a changé totalement mon état d'esprit. Jamais fête des jeunes d'Ozernoë n'avait été aussi bien préparée, et là, à la dernière minute, toute notre belle organisation d'une année entière s'écroulait. Finalement, la situation était assez humoristique, un peu dans le genre « Tout va très bien, Madame la Marquise ». Le comique de l'affaire m'a entièrement remis d'aplomb et suis parti à l'attaque de cette fête dont j'étais devenu de manière parfaitement inattendue l'intervenant principal et l'un des deux principaux organisateurs. Et c'est ainsi que devant 500 jeunes et les évêques et ordinaires d'Asie Centrale, je me suis livré à une série d'exercices d'improvisations dont je garderai sans doute longtemps le souvenir. Un truc important, dans ces cas-là : avoir un chœur à portée de main, parce que quand vous sentez que vous commencez à perdre le fil de vos idées, vous pouvez faire chanter un chant, et pendant ce temps rassembler vos esprits.

Toute cette fête s'est déroulée dans un climat tellement surréaliste pour Lucian et moi-même que lorsqu'aux laudes du 15 août, on vient m'annoncer que le prêtre suisse conférencier du matin a été malade toute la nuit et qu'il ne pourra donner son enseignement, je n'arrive même plus à m'en faire, demande 15 minutes de préparation et m'en vais sans état d'âme particulier affronter ma dernière improvisation.

A part cela, la fête a été extraordinaire. Toutes ces délégations des pays d'Asie Centrale ont mis une ambiance du tonnerre. Quand on pense qu'il y avait des jeunes du Turkménistan, où l'Eglise catholique n'a pas d'existence officielle. Et ces jeunes du Turkménistan, ce ne sont pas des Polonais ou des Allemands. Ce sont de vrais Turkmènes, qui ont consciemment pris la foi catholique et la vivent dans des circonstances assez compliquées. Le premier soir de la fête, chaque pays s'est présenté à l'aide de danses, de montages audiovisuels, de chants. Lorsque le jeune garçon qui présentait la délégation du Turkménistan a dit tout simplement : « vous avez devant vous pratiquement tous les jeunes catholiques de notre pays », il a



Des jeunes se sont costumés pour donner plus de réalisme au chemin de croix.

reçu une ovation qui ne cachait pas l'émotion ressentie par ceux qui l'écoutait. Il était étonnant de voir, surtout dans les rencontres de groupes, combien ces Turkmènes, Tadjiks et Ouzbeks étaient actifs. Leurs ordinaires nous ont dit combien ce type de rassemblement était important pour eux, afin que les jeunes, très isolés dans leur pays, se sentent partie prenante d'une Eglise universelle. Et c'est ainsi que le pauvre Kazakhstan catholique, avec ses immenses distances et son manque tragique de prêtres s'est découvert riche, infiniment plus riche que les pays voisins où les catholiques sont encore plus isolés. Ce fut aussi une belle fête dans le sens où l'on a tenté d'offrir aux jeunes non seulement des conférences, des prières et des pèlerinages, mais aussi la possibilité de poser des questions. Une journée consacrée aux relations hommes-femmes et à la préparation au mariage a été suivie

d'une soirée où l'on répondait à des questions préparées dans les groupes. Parmi les intervenants de cette soirée, il y avait une mère de famille, ce qui est extrêmement rare dans ce pays où ce sont toujours des prêtres qui traitent de ces questions. Les évêques ont été très présents, non seulement comme auditeurs de mes improvisations, mais aussi comme intervenants. Ils mangeaient au milieu des jeunes, beaucoup ont pu librement discuter avec eux. Une rencontre par groupes avec les différents ordinaires a été prévue, rencontre où les évêques et les ordinaires devaient répondre aux questions des jeunes. Nous avons compté une heure pour cette rencontre, mais elle s'est tellement prolongée qu'on a eu de la peine à tirer leurs excellences à la messe. Dans des cas comme cela, c'est une joie de changer le programme...



Joie et amitié lors du repas de Noël.



Le contact avec les jeunes, c'est aussi la présence pour l'accompagnement spirituel et l'enseignement au séminaire interdiocésain de Karaganda où étudient ces séminaristes.

Après toutes ces émotions, je suis parti de la fête content, mais passablement épuisé. Les jeunes de la paroisse étaient enchantés, tellement enchantés qu'ils ont décidé d'animer la messe du soir (c'était le jour de l'Assomption) à la paroisse. Oui, mais l'organiste, qui travaille, ne sera pas là. Qu'à cela ne tienne, ils se sont emparés de leurs guitares, et c'est ainsi que

nous avons eu, dans notre mini-chapelle, une messe solennelle avec six servants, encens... et guitare ! Et le lendemain, Nosseigneurs, finalement assez contents de la fête, sont passés manger chez moi avec Mgr Rilko. Nosseigneurs, ils n'ont pas le choix, ils sont obligés d'être contents, parce que Mgr Rilko, lui, il est littéralement enthousiaste. Et si César est content...



Messe en plein air avec des jeunes, dans la région de Schchouchinsk.

Le ministère en prison

[Décembre 2004]

Pour Noël, le 24 au matin, on m'a demandé de faire une petite conférence à la prison, en compagnie de l'Archevêque. Habituellement, il y a une petite communauté de détenus catholiques (8 en tout) qui se réunissent dans une chambre-chapelle concédée par l'administration. Deux fois par mois, soit le curé, soit l'Archevêque vont y célébrer la Messe. Cette fois-ci, à la conférence étaient présents environ 300 détenus. Cela reste impressionnant : la plupart sont enfermés là pour raisons assez graves. Et pourtant, il y avait une sorte d'ambiance « club » un peu surréaliste. C'est quand même un peu curieux : en pays musulman, ex-soviétique, réunir 300 détenus pour leur parler de Noël.

[Juin 2005]

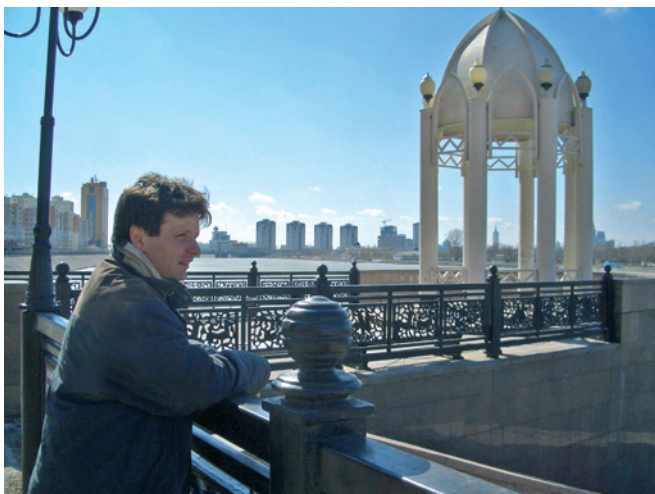
Au chapitre des expériences peu banales, j'ai reçu il n'y a pas longtemps l'autorisation de l'Etat pour me rendre régulièrement à la prison, où sont détenus des droits communs condamnés souvent à des peines assez lourdes. Je vous avais fait part à Noël de la conférence à laquelle j'avais participé. Maintenant, j'ai une autorisation me permettant de m'y rendre grosso modo deux heures par semaine. Me voici donc devenu aumônier de prison, fonction que je partage avec le Curé et... l'Archevêque. Nous nous y rendons à tour de rôle. Finalement, c'est le côté assez sympathique de l'affaire : le travail à la prison fait partie de la pastorale ordinaire de la paroisse, rien de plus, mais aussi rien de moins. L'« Eglise » est en fait une petite pièce, située au premier étage d'un bloc, à côté



L'ancienne cathédrale catholique de Karaganda, construite sous le régime soviétique, est semi-enterrée, car il ne fallait pas que l'on remarque trop l'édifice. A l'extérieur, se trouvent les tombes de prêtres clandestins pendant l'époque communiste ; ces prêtres sont considérés comme martyrs.

de la pièce servant de mosquée. Au moment où nous arrivons, il n'est pas rare de croiser les musulmans qui nous disent : « Eh, Batiouchka (c'est comme cela que les orthodoxes appellent leurs prêtres), viens nous parler un peu de Dieu ! » Comme il faut consacrer aux « nôtres » les deux précieuses heures qu'on nous octroie, et qu'il ne faut pas trop empiéter sur les prérogatives de l'Imam, nous nous contentons en principe de les saluer et d'échanger quelques paroles, mais je me demande quelles discussions il y aurait si nous avions le temps de nous arrêter plus longuement.

La communauté catholique « pratiquante » de la prison est composée en tout et pour tout de sept à huit personnes, dont quatre se confessent et communient. Et je dois dire que, pour ceux qui reçoivent les sacrements du moins, ils ont un sens de la vie spirituelle et une recherche de sainteté qui n'a rien à envier à bien des chrétiens en situation dite normale. Comme ils



Méditation près de la rivière qui sépare la ville nouvelle construite depuis 1997, de la cité traditionnelle d'Astana.

lisent beaucoup la Bible, ils ont une série assez vaste de citations, et les sermons, pendant la Messe, se transforment très rapidement en dialogues, ou chacun y va de ses propositions, en attendant du prêtre qu'il mette un peu d'ordre dans tout cela. L'enjeu, ce sera évidemment à la sortie. Mais d'ici là, il y a encore du temps. Dans la mesure de leurs possibilités, nos catholiques se réunissent tous les jours, matin et soir, pour la prière (à la kazakhstanaise : chapelet, chapelet de la miséricorde, litanies diverses) et pour la lecture de la Bible. Le matin, ils essaient de se réunir à 7 heures, pour être en communion avec la Messe de 7 heures qui se célèbre à la cathédrale, et chaque fois que nous partons, ils nous disent : « salutations à l'Eglise ». Quand on parle, en théologie, de sens de l'Eglise...

Aujourd'hui, ils m'ont dit qu'ils avaient besoin de lectures spirituelles. Dans notre « chapelle », il y a déjà quelques livres, et l'administration de la prison nous laisse en apporter sans aucun problème. En réfléchissant avec eux aux livres que nous pourrions leur apporter, l'un

d'eux me dit : il me faudrait du Thérèse d'Avila. Je lui réponds que le seul livre de la Madre que je sache traduit en russe est *Le Château intérieur*, que je connais parce que je l'ai passablement utilisé pour mes retraites. « C'est justement celui-ci que je voudrais lire ». Je lui explique que c'est certes très intéressant, mais un peu spécial. Réponse : « Oui, bien sûr. Pour ceux qui n'ont aucune idée de vie spirituelle, c'est sans

doute parfaitement incompréhensible. Mais nous, nous avons besoin de tels maîtres. Même si nous ne comprenons pas les mots, nous recevons quelque chose de l'expérience spirituelle de cette grande sainte ». OK, je lui apporterai *Le Château intérieur* lors de ma prochaine visite. Dites-moi, qui pourrait croire que l'on traiterait du *Château intérieur* non dans un carmel, mais au fond d'une prison en plein milieu de l'Asie centrale. Cela doit faire un sacré plaisir à la Madre...

Pour moi, de temps en temps, je me pince pour être sûr que je ne rêve pas. Je ne sais pas comment exprimer ce que je ressens. Me trouvant en pleine Asie centrale, m'exprimant dans une langue qui n'est pas la mienne, je me retrouve à parler des mêmes auteurs, des mêmes thèmes et des mêmes concepts, dans des villages perdus ou au fond d'une prison, que ceux que j'utilisais chez nous, quand je fréquentais essentiellement des étudiants, soit comme étudiant, soit comme professeur. Et le plus étonnant, c'est que souvent, ce n'est pas moi qui introduis ces thèmes, mais les gens

eux-mêmes. J'ai souvent l'impression que je ne ressens plus de « décalage culturel », comme on dit. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas : j'ai effectivement une autre culture et une autre histoire qu'un détenu kazakhstanais, mais j'ai parfois l'impression qu'aller dire la Messe à la prison, ce n'est pas fondamentalement autre chose que de dire la messe à Saint Augustin ou à Notre-Dame du Scex. Partout on rencontre des gens qui, dans des circonstances certes bien différentes, tentent d'unir leur vie à Dieu, dans les difficultés sans doute, mais avec la même sincérité. Il y aura bien quelque chose de commun dans l'âme humaine...

[Septembre 2006]

Le travail à la prison continue. En principe, en raison de mes pérégrinations, j'y vais assez peu. Mais le premier samedi d'août, l'Archevêque m'avait demandé de l'accompagner. Il y avait alors une journée « portes ouvertes », ce qui est quand même le comble pour une prison... Je dois avouer que je m'y suis rendu de fort mauvaise grâce. Une journée porte ouverte, encore des officialités, on va nous demander de faire des discours à la gloire du système pénitentiaire local, ou Dieu sait quoi encore... En fait, nous arrivons avec l'Évêque, on nous accueille à bras ouverts, on nous fait entrer sans problème. Nos prisonniers, dans l'attente des visiteurs de leurs familles, qui, eux, entraînent au compte-gouttes après force vérifications, passent nous voir à la chapelle. Une discussion s'engage sur le thème : « Je voudrais me confesser, mais comment être sûr que je ne recommencerai pas ensuite ? » Nous voilà donc parti à parler de la miséricorde de Dieu, thème qui prend tout son relief dans un tel milieu (je vous rappelle qu'à la prison où nous allons, la

plupart des hommes sont condamnés à de lourdes peines, ce qui signifie que ce ne sont pas vraiment des enfants de chœur). L'un de nos « fidèles » me dit alors : « Bon, bien puisqu'il en est ainsi, rien n'empêche que je me confesse à vous. Mais je vous préviens, c'est la première fois ». Je lance un regard interrogatif à l'Archevêque (en principe, la préparation à la première confession, dans les paroisses, est un peu plus, disons, « systématique » ...). Mgr Peta me fait un petit signe d'approbation et s'empresse de réunir les autres « fidèles » dans une pièce attenante, parce que mon prisonnier, lui, sans s'inquiéter de son entourage, avait déjà commencé à raconter sa vie. Ensuite, on vient nous chercher pour les discours officiels, mais entre-temps, on a oublié que l'Archevêque n'était pas arrivé seul. Il se garde bien de signaler que je suis là, va seul prononcer les discours de circonstances, et j'ai pu rester plus de deux heures avec mon pénitent quelque peu inhabituel, ce qui, dans les conditions normales de nos « visites de prison », aurait été parfaitement impossible. Un petit signe du ciel montrant que l'obéissance, ça a parfois du bon et que, qu'on le veuille ou non, les gens chargés du gouvernement dans l'Église sont sans doute accompagnés d'une grâce spéciale...

[Février 2007]

A Petropavlosk, lors de la rencontre du Synode, j'ai eu la joie de rencontrer un ancien détenu, l'un de ceux que je voyais lorsque je me rendais à la prison d'Astana. Cela fait six mois qu'il a été libéré. Il est devenu depuis lors membre de la légion de Marie et visiteur d'hôpital. Il y a parfois de petites joies dans le ministère...

La vie des paroissiens

[Décembre 2007]

Dans mes lettres, je vous parle assez peu de nos paroissiens. Pourtant, on peut trouver chez eux des histoires qui ne sont pas loin des contes de Noël. Un des trésors de notre paroisse, ce sont nos malades, chez qui nous essayons de nous rendre au minimum une fois par mois, pour leur permettre de se confesser et de communier. Parmi eux, Sergeï, un jeune père de famille de trente ans. Il y a environ six ans, alors qu'il était employé d'une entreprise de construction et que son épouse était enceinte de deux jumeaux, Sergeï est tombé d'un échafaudage et s'est retrouvé,

hémiplegique, en chaise roulante. Vivre un drame de ce genre est tragique en toutes circonstances, mais il est particulièrement pénible dans un pays comme celui dans lequel nous vivons : rien n'est fait pour les handicapés. Partout des routes défoncées, des escaliers devant les bâtiments, une température épouvantable pendant au moins quatre mois d'hiver. Impossible de se promener dans la rue sans être aidé par des gens qui peuvent porter votre chaise à l'occasion. On conçoit combien cet accident peut être dramatique pour un jeune homme sportif, actif et ayant charge de famille. Plon-

gés dans le désespoir, avec en plus la naissance des jumeaux dont il faut s'occuper et nourrir, Sergeï et sa femme, Maria, ont entendu parler d'un vieux prêtre catholique, un saint homme, vivant à l'autre bout de la ville, qui pourrait les aider. Sergeï et Maria sont russes orthodoxes, mais voyez-vous, les prêtres orthodoxes se font payer tous leurs services, y compris la visite aux malades et les derniers sacrements. Or Sergeï ne peut plus travailler, et Maria, qui vient de mettre au monde deux enfants, non plus. L'aide sociale qu'on leur accorde est symbolique, de sorte que chaque kopeck est utilisé pour la nourriture et... l'indispensable chauffage en hiver. Ils font donc appel au vieux Père Stanislav, notre prédécesseur à Schchouchinsk, qui se met à rendre visite régulièrement à la famille, à conduire les parents aux sacrements (qu'ils n'avaient jamais reçu, même

A gauche, devant l'église d'un village de la steppe. A droite, accompagnement spirituel dans les champs. En haut, le petit-déjeuner dans la famille de Genia, un étudiant qui est venu plusieurs fois en Suisse avec la communauté des Béatitudes.



dans l'Eglise orthodoxe). Et c'est comme cela que Sergeï et Maria sont devenus catholiques. Maria travaille comme une folle pour nourrir sa famille, Sergeï reste à la maison et s'occupe de l'éducation des enfants, ce qui est loin du modèle familial kazakhstanaï, où les rôles des parents sont très nettement définis à l'inverse. C'est sans doute une qualité de Sergeï, et un effet de la délicate direction du Père Stanislav, d'avoir permis au jeune papa d'accepter une situation non seulement inhabituelle, mais même humiliante pour un homme dans le contexte social du pays sans sombrer dans l'alcool. Au contraire, Sergeï est un homme sain, un père de famille responsable, secondé par une



épouse remarquable, avec des enfants adorables. Il étudie avec assiduité les Écritures Saintes, qu'il raconte à ses enfants. Se rendre chez eux pour leur apporter la communion, cela signifie aussi s'asseoir à leur table pour s'entretenir de thèmes religieux de manière très profonde. Je

me souviendrai toujours de ma première rencontre avec Sergeï. Après m'avoir raconté sa vie, son accident et sa découverte de la foi, il m'a dit avec un naturel sans emphase : « Dans mon accident, Dieu m'a donné plus de choses qu'il ne m'en a prises ».



Joies et fatigues du ministère

[Avril 2005]

Mon retour au Kazakhstan s'est fait dans un véritable climat de folie. Juste avant de partir, j'apprends que je dois prêcher une session aux prêtres de tout le Kazakhstan, pour remplacer un Monsignor retenu par les nécessités du Conclave. La dite session ayant lieu une semaine avant la retraite que je devais prêcher aux religieuses de tout le Kazakhstan, et une semaine après mon retour, je pensais avoir une semaine pour préparer tout cela. Mais il en a été décidé autrement. A peine arrivé, l'Archevêque me demande de l'accompagner aux vœux d'Annia, une sœur des Béatitudes que je connais bien. Donc, impossible de refuser. (Cela veut dire concrètement : encore des heures de voyages et des kilomètres à ingurgiter...),

puis dans la foulée, je reçois une convocation à la commission de liturgie pour trois jours de session à partir du mercredi, la dite commission se tenant, bien entendu, aux antipodes (kazakhstanaïses) de l'endroit où ont lieu les vœux. Je passe donc la semaine que je croyais consacrée à la préparation dans le train et en session. J'ai juste le temps de rentrer à Astana le samedi pour donner les cours à notre école, avant de faire mes bagages et de partir pour deux semaines dans le Sud, région de Almaty. Je suis resté dans les montagnes loin de tout moyen de télécommunication, pendant deux semaines, ou presque. J'ai profité du week-end, ou j'étais libre, pour me rendre à Taraz, où j'ai des amis et quelques « dirigés » spirituels...

[Juin 2005]

Un des points les plus intéressants (et peut-être les moins visibles) de mon ministère au Kazakhstan, c'est la direction spirituelle. Ici, les confessions vont bon train, mais la direction spirituelle, telle qu'on la pratique à l'Abbaye, est pratiquement inconnue. Il y a un Père spirituel, officiellement désigné par l'Archevêque pour le clergé, un prêtre de 69 ans, à mon sens vraiment extraordinaire. Sans rentrer dans les détails, il s'agit d'un prêtre polonais, ancien ingénieur dans l'aviation, qui a exercé son ministère en Pologne sous le communisme. Lorsque les frontières se sont ouvertes, il s'est dit qu'il y avait assez de prêtres en Pologne et, alors qu'il allait déjà sur ses soixante ans et qu'il n'avait jamais quitté son pays, il s'est mis à la disposition de la Mission. Il a d'abord travaillé quelques années au Pérou, dans les années 90, puis est arrivé au Kazakhstan. Il s'agit du Père



La célébration de la première communion à la cathédrale d'Astana.

Stanislav, curé de Schchouchinsk. Donc si la direction spirituelle est assurée pour le clergé et une partie des religieuses, il n'en est pas de même pour les laïcs. Petit à petit, des gens sont venus me trouver, et ce qui est passionnant, c'est qu'il s'agit de gens de cultures très diverses. Cela va de la religieuse ukrainienne, de rite byzantin, à une jeune étudiante en psychiatrie kazakhe (donc musulmane d'origine), tout récemment baptisée, en passant par des Polonais et des Russes d'origine, base de nos communautés paroissiales. Depuis quelque temps viennent même s'ajouter l'un ou l'autre prêtres des diocèses voisins, où le personnel ecclésiastique est encore moins nombreux que dans le nôtre, et où les évêques n'ont pas désigné de Père spirituel officiel. Je dois dire que je me fais tout petit devant cette mission, que je n'ai reçu de personne, et que j'exerce dans un milieu où les conditions sont très différentes des nôtres. Lorsque l'on touche aux profondeurs de l'âme humaine, on se rend compte qu'il y a beaucoup de points communs entre les hommes, quel que soit leur milieu culturel. Mais il y a aussi des particularités propres. Un exemple : ici, les rêves ont une grande importance, pas seulement chez les croyants. Par exemple, bien des Kazakhs, qui ont un sens très fort des liens ancestraux, sont venus prier pour le repos de l'âme de Jean-Paul II à la suite de l'apparition, en rêve, d'un défunt de leur famille qui leur demandait de le faire. Il y a même des cas où la conversion et le baptême se sont décidés à la suite d'une série de rêves. Et ceux qui ont eu cette expérience sont souvent devenus des piliers de l'Eglise, changeant du tout au tout leur mode de vie. En bon occidental, un tantinet rationaliste, je suis bien sûr un peu sceptique. Mais je dois bien avouer (comme on me l'a fait remarquer, d'ailleurs) que, de Jacob à saint Joseph, le rêve a sa place dans la Bible,



Un petit garçon chante pour la fête des dix ans de la cathédrale.

et que bien souvent les rêves aident les gens à avancer. Finalement, la Bible est avant tout un texte oriental, et la mondialisation a beau y faire, le Kazakhstan, dans ses profondeurs, appartient à cet Orient où les valeurs spirituelles sont très anciennes.

En ce début d'année, j'ai reçu deux nouveaux « marchés », comme dirait Frère Laurent : la direction spirituelle des sœurs carmélites originaire du Kazakhstan (c'est-à-dire qui ne viennent pas de Pologne) et l'enseignement de la dogmatique au Séminaire de Karaganda. C'est la première fois qu'on me confie la redoutable mission de diriger des moniales cloîtrées. Je dois dire que jamais je n'aurais pensé qu'il fallait y consacrer tant de temps. Mardi passé, j'ai passé toute la journée en entretiens, de la Messe du matin jusqu'au soir, sans même une pose pour l'Office. Quant au séminaire, j'y enseigne le traité de la Création par cours



Grâces et joies du ministère...

blocs de deux jours, à raison de huit heures une fois par mois. Les malheureux qui doivent subir mes cours sont les théologiens des trois dernières années. J'ai enseigné comme je sais le faire, c'est-à-dire en posant des problèmes : en l'occurrence le problème des relations entre le Créateur et sa Création. Il s'agit des thèmes classiques de la pensée patristique et thomiste sur la ressemblance et la différence entre Créateur et créature, la participation, l'analogie de l'être etc. Après la première leçon, je vois les séminaristes arriver vers moi les uns tout réjouis, les autres tout inquiets : « Mon Père, on ne nous a jamais enseigné une théologie aussi moderne ». Si avec saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, je passe pour un « moderne », je n'ose pas imaginer ce qui va se passer lorsque l'on abordera des auteurs comme Teilhard de Chardin. Et en plus, le théologien « moderne » de service a reçu la mission, lors de ses passages

au séminaire, d'y enseigner le chant grégorien. Car ici, en bon séminaire de rite romain, on célèbre tous les samedis la Messe en latin, mais comme personne ne connaît le chant grégorien, on y chante... des refrains de Taizé. Voilà pour les dernières nouvelles. Je me prépare non seulement spirituellement, mais aussi physiquement, à affronter le Carême. Je vais arpenter le Kazakhstan dans tous les sens, d'une retraite à l'autre, d'un cours à l'autre, jusqu'aux Rameaux, à l'occasion desquels la jeunesse du diocèse se réunira une fois de plus à Astana. C'est ce que l'on appelle, en jargon ecclésiastique missionnaire, de l'inculturation : dans un pays de culture nomade, je nomadise... Saluez tous les Confrères de ma part, en particulier les malades. Dans mes prières, l'Abbaye est constamment présente. N'oubliez pas dans les vôtres notre toute jeune Église du Kazakhstan, à l'avenir encore bien incertain.

Au rythme des fêtes

Noël

[Janvier 2006]

Au Kazakhstan, la veillée de Noël dans les familles est très ritualisée. On attend la tombée de la nuit, on guette la première étoile. Alors, on fait la lecture de l'Évangile de la Nativité, puis on se partage le « pain de Noël », une sorte d'hostie rectangulaire. On donne un morceau de son pain à chacun des hôtes, en demandant pardon pour ce qu'on aurait pu lui faire de mal pendant l'année et en souhaitant des vœux pour la fête et la Nouvelle Année à venir.

Ensuite, on mange un repas obligatoirement composé de douze aliments, mais sans viande, sur une table que l'on a recouverte auparavant de paille. A l'un des Noëls, nous avons invité à notre veillée tous ceux qui le désiraient, en particulier les paroissiens qui n'avaient pas l'occasion de la célébrer en famille, soit parce qu'ils vivent seuls, soit parce que les autres membres de leur famille ne sont pas catholiques.

[Décembre 2004]

Et comme le veut la coutume, la place d'honneur est laissée

libre, pour le Christ, au cas où il aurait l'intention de venir nous visiter. Et cette année, le Christ nous a visités en la personne d'une petite dame qui entre timidement dans notre maison (les portes étaient ouvertes, au cas où...), salue d'un air un peu gêné les convives, et dit : « Excusez-moi, je viens de Sibérie, je suis catholique. J'habite une région où il n'y a pas de communauté catholique. Cela fait quatre ans que je n'ai plus eu l'occasion de me confesser et de communier. Est-ce que vous seriez d'accord de recevoir ma confession ? » Après sa confession, la dame a été installée à la place d'honneur et c'est avec une grande émotion qu'elle a fait à la Messe de Minuit sa première communion depuis quatre ans.

Ce genre de petits miracles-là, cela vous réconcilie avec toutes les difficultés et, cela vous rappelle que vous êtes avant tout prêtre, et qu'un prêtre a le privilège d'être aux premières loges pour voir le travail de la grâce.



La joie de Noël partagée avec les jeunes de la paroisse autour d'un repas.



Devant la cathédrale d'Astana, le groupe des jeunes qui ont participé aux JMJ du dimanche des Rameaux 5 avril 2009.

Pâques

[Avril 2007]

Ici les célébrations pascales revêtent, comme partout dans l'Eglise, un caractère particulier. Nous nous trouvons au Kazakhstan, donc à la liturgie de l'Eglise catholique s'ajoutent des coutumes locales, qui en raison de la longue absence de prêtres, ont une importance particu-

lière. La coutume la plus importante, c'est la bénédiction des mets de Pâques, que les fidèles apportent directement à l'Eglise lors de la Veillée Pascale et qu'ils consomment ensuite au petit matin de Pâques. A l'époque de la persécution communiste, les gens plaçaient ces mets sur le toit d'une maison, en disant que quelque part dans le monde un prêtre bénissait et incluait

dans sa bénédiction tous ceux qui étaient privés de prêtres. On comprend que le rite soit d'importance, à tel point que, lorsqu'à l'issue de la Veillée Pascale, je m'apprêtais à bénir les mets entreposés dans une pièce voisine, l'un des servants de Messe me dit à l'oreille : « C'est maintenant le moment le plus important... » Ces coutumes sont touchantes, certes, mais comme vous le voyez, il n'est pas superflu de les évangéliser un peu.

Nous commençons donc nos célébrations, comme toute l'Eglise, par la Messe du soir du Jeudi Saint, suivi de l'adoration au Reposoir, que nous avons organisée dans une pièce voisine, en raison de l'exiguïté de notre chapelle. Les gens s'étaient inscrits par groupes, en commençant par le groupe de nos supers babouchki. Moi-même, je m'absente brièvement, pour ramener quelques personnes en voiture chez elles (A Schchouchinsk, il n'y a plus de bus après huit heures du soir. C'est ce qu'on appelle la province). En revenant, je me rends au Reposoir pour me recueillir un peu et chemin faisant, j'entends dans le dit Reposoir pas mal de bruit. Il se trouve que nos grands-mères se disputaient pour



La cérémonie du lavement des pieds durant la messe du Jeudi saint.

savoir quelles prières elles allaient réciter ensuite... Pour calmer les esprits, je propose de continuer l'adoration en silence, proposition qui reçoit l'approbation de tous. Ce qui n'empêche pas une babouchka de commencer quelques minutes plus tard un Xième chapelet de la Miséricorde en polonais, auquel toutes les autres répondent d'un seul cœur. Nos babouchkis sont des personnes admirables et des rocs de la foi, mais leur dévotion est souvent si bruyante qu'il nous faut les séparer des groupes qui désirent un peu de recueillement.

Au tombeau du Christ

[Mars 2006]

La célébration du Vendredi Saint se continue, selon une



coutume polonaise, en vigueur aussi semble-t-il dans

certaines parties de l'Allemagne, par une adoration au tombeau du Christ, autre lieu symbolique que nous avons préparé dans une autre pièce annexe. Et cette adoration se continue toute la nuit, selon les mêmes modalités que la veille, groupes de babouchkis en tête, suivies un peu plus tard des gens qui désirent un peu plus de recueillement. Autant dire que nous arrivons tous à la célébration de la nuit de Pâques assez peu frais, d'autant plus que la Veillée Pascale commence à



Pendant la bénédiction du feu nouveau lors de la Vigile pascale.

Schchouchinsk, à 11 heures du soir. L'an dernier, mon prédécesseur avait tenté une réforme en faisant débiter la Veillée à 22 heures, mais sans succès. Les gens étaient arrivés, selon une tradition qu'ils considèrent universelle, à 23 heures. Ben oui, quoi. Ce n'est quand même pas un curé qui va changer la religion. Donc cette année, Rafal et moi avons décidé de revenir à la tradition de toujours, et nous avons commencé à 23 heures. Ici, l'influence de l'orthodoxie est marquante. Il ne fait de doute à personne que la célébration de Pâques par excellence, c'est la Veillée Pascale.

La chapelle est pleine à craquer, on n'omet rien du rite, pas même la plus petite lecture, on baptise les catéchumènes de l'année, et en plus de tout cela, on ajoute une procession pascale à la fin de la célébration. Tout le monde se salue au cri de « Le Christ est ressuscité. - Il est vraiment ressuscité » et se rue dans la pièce annexe de la chapelle pour « le moment le plus important » : la bénédiction des mets de Pâques. La célébration elle-même se termine à deux heures du matin. Ensuite, nous avons invité tous les fidèles à partager le repas

pascal. Ici, il s'agit essentiellement d'une sorte de panettone appelé « La Pâque » (autre tradition d'influence orthodoxe) entouré d'œufs peints. Autour de ce plat de base, on ajoute tout ce que l'on veut. Les gens nous ont offert des tas de ces Pâques, accompagnés de leurs œufs et de montagnes de victuailles, incluant poulets, saucisses, poissons, etc. Nous avons partagé tout cela avec nos paroissiens, et il nous en est resté tant que nous avons continué à distri-

buer autour de nous pendant toute l'Octave de Pâques.

Avec toutes ces réjouissances, il était déjà entre quatre et cinq heures du matin quand nos derniers convives sont partis. Autant dire qu'à la messe du matin, il n'y avait que ceux qui n'avaient pas pu venir la nuit, mis à part nos héroïques servants de Messe, restés dormir dans notre « cottage » et qui à grand-peine tentaient de rester éveillés à la Messe dite « du jour » de Pâques.



Au terme de la célébration du Vendredi saint, l'archevêque d'Astana, Mgr Thomash Peta, préside l'adoration au tombeau du Christ.

Au rythme des rencontres

[Mars 2006]

Les peuples originaires d'Asie centrale aiment beaucoup rire, plaisantent souvent et honorent volontiers les plaisanteries des autres. Un bon mot peut susciter immédiatement la sympathie d'une multitude d'inconnus, et ce sens de l'humour vous permet d'échapper à l'énervement que les perpétuels tracas administratifs ont tendance à provoquer.

Les voyages en train restent pour moi une source inépuisable de rencontre avec des inconnus qui le deviennent un peu moins au fur et à mesure du trajet. La plupart du temps, lorsque vous vous asseyez dans un train, c'est pour plusieurs heures, et comme ici il n'y a aucune retenue d'ordre éducatif (cf. le « il est interdit de parler à des inconnus » cher à l'éducation occidentale des enfants) pour nouer une conversation, à votre arrivée à destination, vous êtes au moins au courant du nom, du lieu d'habitation, de l'état matrimonial, du travail et des principaux intérêts de vos voisins, quand ce n'est pas de la moitié du wagon.



De belles couleurs sur l'étalage du commerçant de fruits secs au marché de Tareza.



Sur une des grandes artères de la ville d'Almaty, l'ancienne capitale du pays.

Un jour, voyageant avec un jeune Kazakh de 25 ans, du nom de Djanibek, la conversation s'engage d'une manière tout habituelle, selon un schéma introductif qui est chaque fois le même : Où vas-tu ? Où habites-tu ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu fais au Kazakhstan ? Lorsque je réponds que je suis prêtre et travaille pour l'Église catholique, systématiquement mon interlocuteur fait le lien avec le célibat, et inévitablement la conversation commence à partir de ce thème. C'est ce qui n'a pas manqué de se produire avec Djanibek, lequel immédiatement décide de me faire part de son expérience en la matière.

– Comment tu fais ? me dit-il, parce que vois-tu, moi j'ai une épouse, et encore quelques autres jeunes filles auxquelles je rends visite régulièrement.

– Et ton épouse est au courant ?

– Oui, plus ou moins. Elle se rend bien compte que je suis un homme et que j'ai de temps en temps besoin d'autre chose. Quand aux autres



En novembre 2005, Roland Jaquenoud, entouré du prier Olivier Roduit et du jeune Genia, en voyage au sud du pays, à Turkestan, devant le Mausolée de Khoja Ahmed Yasawa.

« amies », je leur dis tout de suite que je suis marié, de sorte qu'elles ne s'imaginent pas Dieu sait quoi. Encore qu'avec elles, tu sais, c'est parfois compliqué.

– Et si ton épouse commençait aussi à aller rôder à gauche et à droite ?

– Je l'égorgerais sur le champ, me répond-il, sans se départir de son calme et de son sourire. Voyant que je suis un peu interloqué, il continue, sur le ton de la confiance :

– Tu comprends, notre islam a une attitude épouvantable envers les femmes. Il les humilie, les considère comme rien. C'est comme ça, on ne peut rien y changer. Mais moi, j'ai une entière confiance en mon épouse. Elle m'a juré fidélité devant Dieu à la mosquée, et elle ne trahira pas sa parole.

– Et toi, tu lui as juré quelque chose ?

– Bien sûr que non, je suis un homme.

Ensuite, la conversation roule sur divers sujets. Djanibek rêve de partir visiter le monde et me pose un tas de questions sur l'Occident et sur la Suisse. Au cours de la conversation, nous abordons, je ne sais plus comment, le thème des relations entre les gens. Je lui fais part que chez nous, il serait difficile d'engager la conversation dans un train avec un inconnu et d'y aborder des thèmes concernant la vie privée, dans le genre de ce que nous venons de faire. Il me regarde un instant, pensif, et me demande : « Mais dis-moi, chez vous, les gens ne sont-ils pas fatigués de toujours faire attention à ce qu'ils disent ? ».

Des kilomètres à parcourir

[Janvier 2007]

Je viens de terminer une récollection de trois jours avec les universitaires de Pavlodar (500 km à l'Est d'Astana), je pars cette nuit pour Kokshetav (800 km d'ici) pour les cours et une retraite en silence prêchée à quelques étudiants d'Astana et à la communauté des Béatitudes. Vous pouvez dire à ceux qui demandent de mes nouvelles que je vais très bien. Même le grand froid me plaît beaucoup. Pour tout vous dire, il m'arrive de râler parce que le thermomètre ne descend jamais à - 40 degrés ; ça me plairait bien de ressentir ce que cela donne.

Pour le moment, il n'est guère descendu au-dessous de - 35 ! Par ces grands froids, je voyage essentiellement en train. Prendre la route peut être très dangereux : si la voiture ou le bus tombent en panne (ce qui arrive souvent par ici) et qu'il n'y a personne qui passe dans les quelques dizaines de minutes qui suivent, tu peux geler sur place...

[Février 2006]

3800 : c'est le nombre de kilomètres auxquels j'arrive en comptant mes déplacements depuis le début du Carême. En nous n'en sommes qu'à un peu plus de la moitié de ce temps de grâce... Les transports publics n'ont plus de secret, et je commence à connaître les employés : l'autre jour, un employé des chemins de fer a porté ma valise de la sortie du wagon jusqu'au bâtiment de la gare, comme ça, par gentillesse, pour causer un peu. Ou encore, à l'arrivée d'un bus que j'attendais à Timertau, le chauffeur sort en criant à la cantonade : « Il n'y a plus



La fenêtre d'un wagon de train par basses températures.

de place », puis, sans que je ne dise rien, il se tourne vers moi et me dit « Pour toi, il y en a encore une »...

Les transports publics sont toujours l'occasion de rencontres et d'échanges chaleureux, d'autant plus qu'une nouvelle disposition législative m'oblige à rencontrer encore plus de gens qu'avant pendant mes voyages en train. En effet, maintenant, les étrangers voyageant en train doivent faire enregistrer leur passeport dans le train-même.

[Février 2007]

A part cela, je continue à voyager. Un exemple de semaine un peu folle, à la mi-février. Mardi-mercredi : réunion plénière du Synode à Petropavlosk (350 km au nord de Schchouchinsk). Jeudi, trajet Petropavlosk-Karaganda (900 km). Vendredi matin, cours blocs au séminaire, puis route jusqu'à Astana (250 km). Samedi, cours pour les catéchistes à Astana, puis route jusqu'à Schchouchinsk (250 km), afin d'être en place dimanche pour le ministère dominical.



Conditions de circulation difficiles par temps de pluie.

D'une manière générale, on peut compter que je suis loin de ma paroisse environ deux semaines par mois, non pas par plaisir, mais en raison de mes occupations au niveau du diocèse. Bien entendu, les dimanches, j'essaie d'être toujours à Schchouchinsk. Malgré tout, heureusement que j'ai un super-vicaire pour le quotidien, parce que sinon... La semaine prochaine, je me rends à nouveau à Karaganda pour trois jours de cours au séminaire, puis pour prêcher une retraite de quatre jours aux Carmélites. Puis le dimanche des Rameaux, je suis à nouveau chargé de prêcher la MJM locale à Astana.

[Février 2005]

Je reviens de mon voyage dans le Sud, qui s'est finalement bien passé, bien qu'il y ait eu un peu d'émotion au début. Je suis parti pour Taraz (ville du Sud) à bord d'un avion à hélice style modèle d'avant-guerre. Arrivés à l'aéroport de Taraz (genre d'endroit où doit arriver en moyenne un avion par mois...), la neige n'était pas déblayée, et l'avion, après avoir atterri tant bien que mal, s'est tout simplement planté dans la neige, sans plus pouvoir ni avancer ni reculer. Finalement, nous avons réussi à atteindre le bâtiment qui sert de terminal et tout s'est bien terminé. J'ai passé environ 24

heures dans une famille que je connaissais et, comme le curé de Taraz était absent pendant trois semaines et qu'il n'y a pas de messe pendant ce laps de temps, la paroisse s'est réunie, les confessions ont été nombreuses et nous avons ensemble célébré la messe de la fête de saint Pierre.

[Février 2005]

Le moral est toujours au beau fixe. J'ai tout de même réussi à attraper une jolie grippe. J'étais au Séminaire de Karaganda, où tous étaient malades, puis le retour en train non-chauffé m'a été fatal. J'ai pensé à une femme, écrivain russe du début du XX^e siècle (Zenaïde Hippius), qui écrit dans ses mémoires concernant la révolution soviétique de 1917 : « La révolution, pour moi, c'est le sentiment de faim, de ténèbres (il n'y avait plus d'électricité dans les villes) et de froid. On peut s'habituer à la faim, aux ténèbres, c'est plus difficile, et au froid, c'est impossible ».

Je crois qu'elle n'avait pas tort. Quand tu restes assis dans le froid pendant trois heures et demie, tu ne sais plus comment faire, quelle position adopter, quelle couverture ajouter pour empêcher ce sentiment de tenaille qui te



Une bonne voiture est nécessaire pour atteindre cette petite église perdue dans la steppe.

serre jusque dans les os... Quand tu arrives à la maison, qui, contrairement aux appartements du temps de la révolution, est bien chauffée, il faut un assez long temps pour te débarrasser de ce sentiment désagréable.

[Avril 2005]

Ben oui, quoi, Taraz, n'était qu'à 600 km. Dans le bus pour Taraz, une anecdote : Au sud, les Kazakhs parlent entre eux leur langue originale (ce qui n'est pas le cas au Nord). Donc dans le bus, tout le monde parlait kazakh, et je me reposais, pensant que personne ne s'intéressait à moi. Jusqu'à ce que mon voisin, après une longue discussion avec ses congénères, se tourne vers moi et me demande en russe : « Nous avons une question à te poser (en principe, les Kazakhs de culture kazakhe tutoient tout le monde, sauf les personnes âgées) : tu es Russe ou Yakoute ? » (Les Yakoutes sont une population sibérienne, au physique assez proche des Esquimaux). Je me suis longtemps regardé dans le miroir, et je ne vois toujours pas très bien ce que j'ai de commun avec les Yakoutes...

[Juin 2005]

Et voici une autre anecdote. Un groupe de Polonais, venant de Pologne (je précise, parce qu'il y a ici de nombreux Polonais « locaux » qui n'ont jamais vu la Pologne) assiste à la Messe. Je préside et prêche. A la fin de la Messe, une dame de ce groupe, qui vient d'apprendre que je viens de Suisse, me dit dans un russe que seul quelqu'un sachant le polonais pouvait comprendre : « Mon Père, comme vous parlez bien le russe ! J'étais persuadée que vous étiez



La route, à la sortie de la ville.

Polonais ». J'ai cru que les servants de Messe, qui ont entendu le compliment, allaient tomber par terre, tant ils riaient : dans toute l'ex-URSS, les Polonais sont réputés parler un russe assez improbable... Donc, après m'avoir pris pour un Yakoute, voilà qu'on me prend pour un Polonais : ce n'est pas si mal, finalement je me rapproche de l'Occident.

[Janvier 2006]

Autre petite anecdote : lorsque j'étais en août à l'Abbaye, à la sortie de la Messe, certains fidèles se sont plaints de mon nouveau départ. Je leur ai demandé ce qui les dérangeait. La réponse fut la suivante : « Le chant était tellement plus beau lorsque vous étiez là ». C'est à ce moment-là que j'ai mesuré combien chez nous l'Église est encore riche, et que parfois, elle ne s'en rend pas compte. Ici, ce n'est pas pour chanter que l'on a besoin d'un prêtre, mais pour le plus élémentaire partage de la Parole et des sacrements. Nos fidèles kazakhs-tanais trouvent aussi que je chante bien, mais le jour de mon départ, à coup sûr, ce n'est pas ma voix qu'ils regretteront.

A fil de l'année 2009

[Juin 2009]

A la fin de mon séjour dans le Nord à Makinsk, petite agglomération où j'ai remplacé le curé pour Noël et l'Épiphanie, j'ai reçu le téléphone de l'Archevêque, me demandant de bien vouloir m'arrêter à Astana lors de mon voyage de retour vers Karaganda, afin de me demander si je me sentais la force de prendre de nouvelles responsabilités dans l'Archidiocèse : devenir vicaire général et curé de la cathédrale d'Astana. Mon déménagement à la capitale s'est fait dans la précipitation, et sans beaucoup d'enthousiasme de ma part. C'est que la vie d'étude et d'enseignement que je menais au séminaire n'était pas pour me déplaire. De plus, à quelques exceptions près, j'avais mis

un terme à ces voyages incessants qui, à la fin, me fatiguaient plus que de raison. J'avais pris goût à la « stabilité », à la ville de Karaganda, au ministère dominical du Carmel. C'est donc conscient certes de mon devoir, mais sans joie excessive, que je suis arrivé à la cathédrale. L'accueil des paroissiens, les belles liturgies, la complicité des religieuses, la bonne entente qui règne à l'évêché, tout à fait que presque immédiatement, mon regret de Karaganda a disparu. D'autant plus que je n'ai pas eu longtemps à le regretter, parce que dès la semaine suivante, j'y retournais donner mes cours.

A Astana, nous avons baptisé cette année deux Kazakhes, qui sont très bien intégrées dans la paroisse. Il faut dire que nous avons un groupe de Kazakhs non baptisés (donc en principe musulmans), qui assurent quelques heures de l'adoration perpétuelle à la Cathédrale. Plusieurs sont venus à la foi en Christ à travers les groupes évangéliques, et ce qui les attire chez nous, c'est l'adoration du Saint Sacrement. Si cette adoration perpétuelle, jour et nuit, me fait parfois bien ronchonner, je dois cependant avouer que, en plus de la valeur spirituelle intrinsèque liée à cette dévotion, celle-ci a tout son sens dans une culture et une atmosphère orientales où le divin n'est jamais bien loin. Et quand on adore, vient le moment où se pose inéluctablement la question de la communion. Et, par là même, de l'appartenance à l'Eglise. Parmi les catéchumènes qui se préparent au baptême pour l'année prochaine, on a pas mal de gens atypiques. Garçons au crâne rasé, anciens drogués, anciens repris de justice, aux- quels se mêlent sans crainte ni étonnement



A Astana, la nouvelle capitale du Kazakhstan, la Tour Baiterek, haute de 97 m., est le symbole de l'indépendance du Kazakhstan.



Pour la procession du dimanche des Rameaux 2009, l'archevêque Thomash Peta est accompagné de son nouveau vicaire général et curé de la cathédrale Roland Jaquenoud.

excessifs une série de catéchumènes « classiques » issus de familles polonaises. Tout ce groupe est enseigné et dirigé d'une main de maître par une petite religieuse venue du Tadjikistan, tout de noir habillée. Et les voyant partir pour la salle de catéchèse, l'autre jour après la Messe, je me suis pris à regretter de ne point avoir sur moi mon appareil de photo...

Parmi ces catéchumènes, il y a Maxime. Maxime est un Ouïgour d'Almaty. Les Ouïgours sont une population qui a ses territoires à l'Ouest de la Chine, et à la frontière Sud-Est du Kazakhstan et du Kirghizstan. Après avoir été marié fort jeune et avoir acquis par là même son indépendance, Maxime est parti pour la grande ville d'Almaty, où il a mené la vie active d'un jeune homme à la mode. Ayant réussi dans la carrière de styliste (il a entre autre maquillé et

habillé les participants à l'équivalent kazakhstanaï de la Star Academy), ne voilà-t-il pas que vient se poser à lui la question lancinante de Dieu. Ayant lu le Coran sans y trouver ce qu'il y cherchait, il s'est tourné vers la Bible, a littéralement épluché le Nouveau Testament et s'est mis à prier les Psaumes. Comme cela, tout seul, sans aucune aide de quiconque. Cette lecture lui a fait prendre conscience qu'il fallait changer de vie et recevoir le baptême. Pour cela, il fallait rejoindre une Eglise. Désireux de rejoindre une Eglise sérieuse (au Kazakhstan, comme dans toute l'ex-union soviétique, les sectes de tout acabit pullulent, très officiellement enregistrées par l'Etat), en jeune homme moderne, il consulte Internet pour savoir quelle est l'Eglise chrétienne la plus ancienne. A cette aune-là, bien entendu, l'Eglise orthodoxe



Le dimanche des Rameaux 2009, le curé d'Astana donne des consignes à ses fidèles.

russe, fondée par ce que l'on appelle « le baptême de la Russie » à Kiev au IX^e siècle, ne soutient guère la concurrence avec l'Église catholique romaine, remontant aux temps

apostoliques. Et c'est comme cela qu'un beau jour, je vois arriver à la messe de semaine ce jeune homme couvert de tatouages, foncé de peau et habillé à la façon d'un noir américain échappé de Harlem. Du moins c'est ce qu'il m'a semblé, à tel point que j'ai envoyé vers lui le Père Elmar, des Béatitudes, qui parle fort bien l'anglais... Non seulement Maxime n'est pas Américain, mais c'est un homme de lecture. Et voilà qu'il s'est mis à lire, avec beaucoup de profit, me dit-il, *l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales ! Pratiquement tous les soirs, après la Messe, il vient me voir avec des questions à propos de ce livre. J'ai honte de l'avouer : je n'avais jusque-là jamais lu *l'Introduction*. Le bon Dieu me punit, qui me force à la lire en russe pour être de taille à répondre aux questions d'un néophyte Ouïghour. Ce que va donner la spiritualité du Grand Siècle français chez un ressortissant de populations musulmanes d'Asie centrale, c'est ce qui sera bien intéressant à voir.



Vue hivernale de la cathédrale d'Astana.

Comme je vous l'ai dit, parmi nos catéchumènes, nous n'avons pas seulement des avocats et des stars de la télé. Nous avons aussi des (ou plutôt un) repris de justice et un ancien drogué. Ce qui me vaut de nouveaux « marchés », comme dirait Frère Laurent. D'abord, la prison. Vous vous souvenez peut-être qu'une de mes activités lors de mon premier séjour à Astana avait été l'aumônerie d'une prison. Après mon départ pour Schchouchinsk, d'autres prêtres avaient pris le relais, et puis brusquement, voilà une année et demie de cela, pour des raisons non-expliquées, l'autorisation de pénétrer dans le pénitencier avaient été retirée. Par voie indirecte, nous avons des nouvelles de nos détenus catholiques, mais impossible de leur rendre visite. Et puis voilà qu'un beau jour, nous recevons un téléphone du directeur de la prison : il était au courant que nous avons une équipe de football (il s'agit en fait de nos servants de messe ; ils s'entraînent sur un petit terrain appartenant à l'Eglise et se mesurent parfois à d'autres équipes), et qu'il serait bien d'organiser un match opposant notre équipe à celle des détenus. Un peu interloqués, mais sautant sur l'occasion, nous réunissons notre équipe d'enfants de chœur. Au départ, nos jeunes sont un peu inquiets à l'idée d'affronter des détenus qui, eux, sont très loin d'être des enfants de chœur. « Mais bon, si vous le voulez, on va y aller ». Nous les escortons en grande pompe, l'Archevêque, le chancelier et moi-même. Notre équipe se fait littéralement plumer (huit à zéro), mais avec tant de gentillesse et de politesse que tout le monde, à commencer par les gardiens, en est surpris. Assiste à l'événement la télévision et les journaux. Circule dans la presse une photo intitulée « L'équipe des détenus » où l'on voit au premier rang l'Archevêque en soutane filetée... Bref, tout cela fait que, comme par enchantement, la prison nous est à



En hiver, dans un village...

nouveau ouverte. Ou plus précisément m'est ouverte, parce que dans le clergé, il n'y a pas beaucoup d'enthousiasme pour ce genre de ministère. Pourtant, le chapitre 25 de l'Evangile selon saint Matthieu est assez sévère à l'encontre de ceux qui ne visitent pas les prisonniers. Quant aux drogués, il existe à Astana une institution dans le genre des « Rives du Rhône », mais avec une spiritualité dirions-nous « mixte » à la kazakhstanaise, c'est-à-dire un curieux mélange d'islam et de protestantisme évangélique. L'un de nos catéchumènes vient de cette institution, et comme il est issu de famille polonaise, il a demandé à se préparer au baptême dans l'Eglise catholique, ce qui ne contrevient pas à l'esprit très largement œcuménique, pour ne pas dire syncrétique, de l'institution. Comme je m'intéressais à cette institution, surtout, je dois l'avouer, pour voir si la « spiritualité » de la maison était compatible avec une admission dans l'Eglise catholique, le directeur est venu me voir et m'a demandé si je serais d'accord de venir donner des cours et mener des activités de type « psycho-spirituel » avec les curistes. Après avoir consulté l'Archevêque, j'ai donné mon accord, parce que, me semble-t-il, l'Eglise doit être présente partout où l'on tente d'aider les gens et comme dit saint Paul, il faut prêcher à temps et à contretemps.

Comme vous le voyez, les activités d'un curé de paroisse dans ce beau Kazakhstan sont assez variées. Pendant l'hiver, lorsque l'on demandait où était le curé d'Astana, on s'entendait régulièrement répondre qu'il était « au séminaire de Karaganda ». Maintenant, la réponse est plus souvent « en prison » ou « au centre de désintoxication », ce qui est tout de même beaucoup plus original.

A côté de cela, je continue à collaborer activement avec la femme de l'Evêque luthérien à notre œuvre de sauvegarde de l'enfance, en tentant d'aider les mères célibataires à décider de ne pas abandonner leurs enfants. Comme je vous l'avais expliqué lors du Chapitre abbatial, nous intervenons à la maternité, sur l'appel des médecins, lorsqu'une jeune fille menace d'abandonner son nouveau-né aux services de l'état et regardons avec elle si une aide sociale ne l'aiderait pas à changer de décision. Cela exige une action rapide (une jeune mère a trois jours pour décider si elle abandonne ou non son nouveau-né), des moyens à disposition etc., etc. Si bien que les paroissiens qui me demandent s'entendent parfois répondre que le curé est à la maternité avec la femme de l'Evêque luthérien, ce qui n'est pas mal non plus.

Tout cela est un peu fatigant, sans compter que mes activités liées à la fonction de Vicaire général m'obligent à nouveau à pas mal voyager. Mais c'est assez exaltant, et comme on me pro-

met un vicaire pour la paroisse à partir de septembre, cela deviendra tout à fait supportable.

[Août 2009]

L'été a été riche. Trois camps pour les enfants et les jeunes de la paroisse, le festival des jeunes d'Ozernœ, deux jours de pèlerinage à Kamyshevkœ. Nous avons en plus fêté fin juin les dix ans de la consécration de la Cathédrale (ce n'est pas les 1500 ans de fondation de l'Abbaye, bien entendu, mais nous avons tout de même fêté l'événement avec solennité). Et comme je suis seul pour la paroisse, je dois tout organiser, être partout. Je pensais que l'année scolaire terminée et le séminaire en vacance, la vie serait plus calme. C'est exactement le contraire. La fatigue commence à se faire méchamment sentir, et j'attends avec une impatience non dissimulée l'arrivée de mon vicaire, prévue au début septembre.

En plus du travail pastoral ordinaire, j'ai donné cet été dans les mondanités. Au début juillet s'est tenu à Astana le troisième congrès mondial des leaders religieux. Une nuée de journalistes s'est abattue sur la capitale. Nous avons eu la visite de tout ce beau monde accompagné d'interprètes locaux n'ayant aucune idée du langage religieux. Ainsi, à la fin d'une interview de deux heures, une interprète me demande en russe : « comment traduire le mot curé en anglais ? » Cela vous montre le sérieux avec lequel cette brave demoiselle s'était préparée... Cela m'a valu pas mal de séances de correction et de vérification avec les journalistes occidentaux. Moi-même, j'ai participé à la préparation du congrès, et ai été in extremis ajouté à la liste officielle de la délégation vaticane, je ne sais pas très bien pourquoi, peut-être pour me remercier des services rendus. Je dois avouer que je me serais bien passé de



Le séminaire de Karaganda est situé dans un quartier populaire de la ville.

ce cadeau, parce que je goûte assez peu à ce genre de longues joutes oratoires. Cette année, le légat du Pape était le cardinal Tauran, un français, comme il y a trois ans. Vous vous souvenez qu'alors, j'avais dû servir d'interprète au cardinal Etchegaray, jusqu'à faire la traduction simultanée en russe de sa conférence au congrès. Cette année, la nonciature a annoncé que le cardinal s'exprimerait en anglais, ce qui me libérait du poids d'un exercice passablement difficile et périlleux. Mais ne voilà-t-il pas que son Eminence a émis le vœu de

participer au pèlerinage annuel de la fête de la Reine de la paix à... Ozernœ. Il y a eu donc en plus du congrès une foule d'homélies, de rencontres avec les autorités politiques locales, et il va sans dire que la langue du prélat dans toutes ces manifestations était le français, et donc me revoilà prié de me livrer à la profession de traducteur simultané. En deux jours, nous avons parcouru tout le Nord du Kazakhstan, rencontré tout plein de gens importants, j'ai refait l'expérience des cortèges officiels en voiture, escortés de la police, et pour la première fois, des salons VIP dans les aéroports... Il y a trois ans, je n'étais qu'interprète. Maintenant, on me présente comme le bras droit du Métropolitain du Kazakhstan (c'est comme cela que l'on traduit le terme incompréhensible pour la culture locale de « Vicaire général » : l'Orient a toujours aimé les hyperboles !). Du coup, je dois aussi m'exprimer, parce que dans les mœurs locales, un « officiel » ne saurait s'en tirer sans un mot de son cru.

A tout cela s'ajoute un détail amusant, et fort important pour l'Église locale : en l'honneur de



L'entrée de la cathédrale d'Astana dont on a célébré les dix ans de la consécration en juin 2009.

la visite du Cardinal, les autorités ont ordonné (et réalisé) la construction d'une route reliant Ozernœ à la route principale. Ce qui fait que maintenant, nous nous rendons au sanctuaire de la Reine de la paix par une route bien faite, et non plus par des pistes qui se transforment en marre de boue à la moindre pluie. C'est certes nettement moins exotique, mais beaucoup plus confortable. Il était touchant de voir comme la population locale s'est montrée reconnaissante au cardinal pour ce « miracle »... Ceci dit, la conversation avec le cardinal Tauran a été des plus intéressantes. Vieux routinier de la diplomatie vaticane, il a été membre des délégations qui ont mené les négociations avec l'URSS de Michail Gorbatchev à la fin des années 80. L'entendre parler de cette période était passionnant.

En tant que « bras droit du Métropolitain du Kazakhstan », on m'a demandé d'enseigner dans un séminaire de formation permanente destiné aux hauts fonctionnaires dépendant du ministère de la Justice et travaillant aux affaires religieuses. Je reste étonné, malgré toutes



Les fidèles se recueillent avant la célébration de la messe dans la petite église de quartier de Taraz.

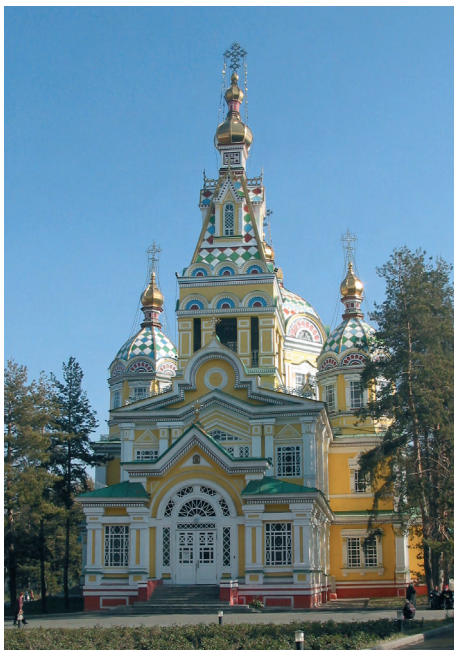
les difficultés que l'on peut rencontrer dans le quotidien administratif, de la place qui nous est donnée dans ce pays. On n'imagine guère en Suisse l'Etat demander aux hauts responsables musulmans ou bouddhistes d'assurer un parcours de formation pour ses fonctionnaires... A l'occasion de ces cours, le chef de la formation, un kazakh bon musulman, responsable aux affaires religieuses, m'a interrompu deux fois : une fois pour raconter le miracle du lac d'Ozernoe, dû, a-t-il expliqué, à la prière fervente des exilés polonais, et une seconde fois pour expliquer que le Vatican avait déjà entretenu des relations avec les khans des steppes au XII^e siècle, et qu'il y avait alors de fortes communautés chrétiennes parmi les Kazakhs. Tout cela pour souligner que le catholicisme est bien une religion traditionnelle du Kazakhstan. Comme quoi, la volonté d'ouverture est bien réelle et correspond assez bien à la tradition kazako-mongole des steppes, qui a toujours été très tolérante pour les diverses religions.

L'archevêque est absent, ce qui fait que je joue les ordinaires, donnant des dispenses de ci de là. Quand on sert dans ce pays, on se rend compte que le droit du mariage, que l'on croyait avoir plus ou moins compris, est infiniment plus compliqué qu'il n'en a l'air. Un exemple classique : lorsque les époux habitent

loin de toute communauté catholique, ils peuvent conclure un mariage valide sans la forme canonique. C'est très bien, mais à partir de quelle distance et dans quelles circonstances considère-t-on qu'il y a impossibilité d'avoir la présence d'un prêtre ? Qui peut donner l'autorisation de mariage à des gens venant du fin fond de la Sibérie et n'ayant jamais réussi à savoir de quelle paroisse ils dépendaient ? Et donc voilà mes contacts avec la curie de l'archevêché de Moscou de plus en plus serrés. Quand on sait que le diocèse de Sibérie est aussi grand que toute l'Europe, cela nous oblige à étudier plus d'une fois en profondeur les cartes géographiques.

Chne Roland Jaquenoud

(à suivre dans les prochains Echos de l'Abbaye)



Une belle église orthodoxe située dans un grand parc boisé de la ville d'Almaty.